L'Entretien de la Ville.

Nos autorités civiles se sont enfin armées de courage; malgré le vide profond de la caisse municipale, elles se sont résolument mises à la tâche, et l'on nettoie, maintenant nos rues, le soir et même la nuit. Nous ne pouvons que les féliciter de cette louable mesure, que l'on aurait peut-être pu prendre un peu plus tôt; mais vaut mieux tard que jamais. Ne chicanons pas, ce n'en est guère le moment.

Nous voici, cette fois, dans la bonne voie: tâchons de ne pas nous arrêter en route, de ne pas rebrousser chemin, de ne plus retomber dans nos anciens errement.

Notre ville est maintenant propre, autant, du moins qu'on peut l'exiger, avec notre système actuel des pavage des chaussées et des trottoirs. Tâchons de la conserver telle qu'elle est, après la petite crise un peu nerveuse que nous venons de subir, comme pendant qu'elle sévissait,

Une pareille besogne est coûteuse, dit on, et nous n'avons pas en caisse le nerf de la guerre.

Il y a là erreur. L'entretien d'une ville, même aussi vaste que la nôtre, n'exige pas autant de dépenses qu'on se l'imagine. En édilité comme en morale, comme en politique et en économie politique, il n'y a que le premier pas qui coûte, parcequ'il faut alors acheter quelques ustensiles, quelques appareils, opérer quelques réformes; établir, régulariser de nouveaux services et, surtout, changer les vieilles habitudes et en créer de nouvelles. Soit. Mais, de premier pas une fois fait, tout s'arrange, tout se coordonne, tout se simplifie, et l'on se trouve, six mois, une année après, dans une ville propre, saine, à l'air pur, dont les habitants respirent à l'aise, en toute confiance, sans crainte d'inhaler quelque miasme délétère — le tout, sans qu'il en coûte un sou de plus qu'auparavant.

Que l'on en fasse l'expérience, froidement, énergiquement, persévéramment, sans jamais broncher, ne fût-ce qu'une année une saison, et l'on verra que la besogne est aisée et on ne peut plus économique.

Cent milliards d'or et d'argent.

D'un très intéressant rapport que vient de publier M. Preston, directeur de la Monnaie aux Etats-Unis, nous extrayons les curieux renseignements statistiques qui suivent, relatifs à la production de l'or, dans le monde entier, du 30 juin 1896 au 30 juin 1897.

Pendant cette période, les Indes anglaises ont produit 55 millions d'or, la Chine 40 millions, l'Amérique du Sud 40 millions, le Mexique 45 millions, le Canada 50 millions, la Russie 120 millions, l'Australie 265 millions, l'Afrique australe 480,000 millions et les Etats-Unis 300 millions.

L'augmentation sur l'exercice 1895-1896, pour les pays susmentionnés, dépasse deux cents millions, et la production totale du monde pour 1897 atteindra certainement, d'après les prévisions officielles, douze cent millions d'or.

Les calculs de M. Preston prouvent que, depuis la découverte de l'Amérique, on a extrait du globe quarante-cinq milliards d'or et cinquante-cinq milliards d'argent, soit un total de cent milliards de métaux précieux.

La Salsepareille d'Ayer est fortement concentrée: c'est le remède le plus économique dont on puisse se servir pour purifier le sang.

LA MIGRATION DE PARIS

"Prenez les plans de Paris à ses divers âges, a écrit Victor Hugo; superposez-les un à l'autre concentriquement à Notre-Dame, vous croyez voir, au but d'une lunette, l'approche grandissante d'un astre." L'image est belle et juste, c'est bien l'approche d'un astre, mais d'un astre dont le centre se déplace.

Par une sorte de phénomène, lent, mais continu, Paris, depuis qu'il est sorti des boues de Lutèce, s'est toujours avancé vers l'Ouest. Prenons-le au commencement du moyen âge. Sur la rive droite, Dagobert habitait, avec la bonne reine Nanthilde, son *castellum* de Reuilly. Nos rois vinrent ensuite habiter les palais de la Cité et, au Marais, l'hôtel Saint-Paul, l'hôtel des *Grands Esbattements* et l'hôtel des Tournelles; autour d'eux, s'établirent les officiers du palais, les commerçants et les *gens de métier* à l'industrie desquels la demeure royale donnait l'impulsion et la vie: les bijoutiers, les changeurs, les banquiers, les tapissiers, les drapiers, habitèrent les rues Saint-Antoine, de la Tixeranderie, Saint-Merry, du Temple.

Quand le Louvre sucéda comme demeure royale à ces deux palais qui étaient déjà en ruine quand François Ier les fit démolir, le Paris commerçant se déplaça et vint s'établir dans les rues avoisinantes de l'Arbre-Sec, Saint-Honoré, des Bourdonnais.

Les parlementaires et gens de robe, amoureux des quartiers paisibles, vinrent bâtir dans le Marais, abandonné par la noblesse et les industriels qui vivaient de ses dépenses, ces vieux hôtels majestueux et sévères qu'envahis aujourd'hui la petite industrie de l'article de Paris. Sur la rive gauche, à l'ouest du quartier de l'Université, tout le faubourg Saint-Germain fut bâti. Pendant toute cette période, le pont Neuf était le vraicentre de Paris. Que demandait d'abord un étranger en arrivant à Paris pendant le dix-septième siècle? le pont Neuf; c'était toujours au pont Neuf qu'il se faisait conduire avant le Louvre, avant Notre Dame. C'était une foire perpétuel de chanteurs de paillasses, de marionnettes, de charlatans, de marchands. Sous la Régence il fut abandonné, il n'y resta plus guère que les recruteurs. C'était au Palais-Royal que le volage Paris avait transporté sa rumeur joyeuse et son activité fiévreuse.

Sous Louis XIII, Paris avait pris déjà une extension énorme vers le Nord-Ouest. On démolit de ce côté la vieille muraille de Philippe-Auguste et on fit une nouvelle enceinte de la porte Saint-Denis à la Seine, l'enceinte des *fossés jaunes*, comme elle fut appelée, et, derrière ce rempart, un nouveau et riche quartier se forma et un nombre considérable de rues s'ouvrirent. les rues du Mail, de Cléry, Saint-Augustin, des Petits-Champs, Sainte-Anne, Richelieu, Vivienne, bordées en peu de temps de grandes maisons et d'hôtels superbes. Tout le grand commerce, toute la haute bourgeoisie y élurent domicile.

On sait quelle fut pendant un siècle la vogue du Palais-Royal, vogue dont la tradition est encore vivace en province. C'était le centre d'attraction, le cœur du Tout-Paris d'alors. Aujourd'hui, c'est une necropole. La solitude de ces galeries solennelles, qui retentissaient jadis de l'éclat des fêtes, de l'éblouissement des orgies, est absolue.

Vers 1830,

******sa cohue

Vingt aux Panoramas ainsi qu'au Boulevards.

Vint au *Boulevard*, jusqu'à la guerre, c'était le boulevard Montmartre et le boulevard des Italiens. Jamais, sous l'Empire, un boulevardier endurci n'aurait traversé la place de l'Opéra. Tout se porte aujourd'hui de plus en plus à la Madeleine et à la rue Royale, grand commerce, restaurants de nuit. La plaine Monceau, Passy, les entours de l'Arc de triomphe se couvrent de nombreuses maisons. Paris va de plus en plus s'avançant à l'Ouest. Dans quelques années les Champs-Elysées deviendront, avec leurs nouveaux théâtres, leurs bals, leurs concerts, leur éclairage électrique, un grand centre d'attraction.

Sous cette poussée irrésistible, les fortifications du secteur ouest tomberont malgré les résistances du génie, dont le *veto* vient cependant d'être vaincu par la ténacité de M. Brousse.

Et ce n'est pas Paris seulement qui est entraîné de l'Est à l'Ouest par cette loi mystérieuse de déplacement qui le fait glisser comme un fleuve en latitude, suivant la marche apparente du soleil; Londres, Pékin, Vienne, Berlin, New-York obéissent à la même poussée. Chose curieuse, c'est la même direction que celle des migrations, qui sont aussi soumises à cette loi fixe de mouvement, comme les corps obéissent aux lois de la pesanteur. Tous les grands mouvements migrateurs des peuples de race blanche, toutes les grandes invasions, se sont faits ainsi en sens contraire au mouvement de rotation de la terre. Les Chaldéens, les Kourchites égyptiens, les Sémites, les Grecs, les Romains, les Normands, les Arabes, les Turcs les Barbares vont toujours à l'Ouest, ainsi que Colomb et ses successeurs. Tout retour en arrière, toute entreprise vers l'Est, qu'elle soit guidée par Alexandre, Godefroy de Bouillon ou Napoléon, est condamnée à un échec certain.

Quel est l'aimant invisible qui nous attire à l'Ouest? On a essayé d'expliquer cette étrange loi de déplacement des peuples et des villes. Aucune explication n'est bonne. Il y a dans l'apparente variété du monde une unité profonde, à laquelle nous sommes soumis.

Est-il besoin d'ajouter que les réflexions qui précèdent et qui ne visent que les populations de l'Ancien Monde, s'appliquent également et exactement à celles du Nouveau, surtout à celles des Etats-Unis.

Ce ne sont pas les émigrations de l'Europe qui le dirigent vers l'ouest et le sud-ouest, mais, aussi et surtout, celles des anciennes populations de l'est, et du nord-est.

Le progrès intellectuel par la bicyclette.

Il fut un temps où, chaque année, en France, on publiait la liste des départements d'après leur degré d'instruction. C'était une sorte de tableau d'honneur où l'on faisait figurer par rang de mérite les départements qui fournissaient le plus de conscrits sachant lire et écrire. C'était, d'ailleurs, une statistique à peu près immuable; la Seine ouvrait régulièrement la marche, et les Hautes et les Basses Alpes la fermaient.

—Avec le progrès, les choses ont changé. Cette année, c'est une autre statistique qu'on nous sert. L'administration ne se préoccupe plus de savoir dans quels départements on est plus ou moins instruit. Elle a pensé, sans doute, que, puisque la liste restait constamment uniforme, c'est que le pli était pris, et qu'il n'y avait rien à faire de ce côté-là. Aussi a-t-on cherché un autre moyen d'apprécier le niveau intellectuel du pays, et l'on classe maintenant les départements d'après le nombre de bicyclettes qui y ont été déclarées.

Cet une statistique des plus intéressantes: la byciclette ne marche pas, elle court, elle vole. Il y en avait, en chiffre rond, 256,000 l'année passée: il y en a 319,000 cette année. Et par une singulière coïncidence, ce sport est en raison directe du niveau intellectuel. Il parait que rien ne prédispose mieux à la bicyclette que de savoir lire et écrire et, qu'en retour, rien ne développe mieux l'instruction que de savoir battre un record. Le fait est que le classement par département est resté le même. C'est encore la Seine qui tient la tête, ou plutôt la corde, et les Alpes, Hautes et Basses, qui arrivent en queue. Ces pauvres Alpes n'ont décidément pas de chance.

Les créateurs de l'Ecole polytechnique russe.

Un journal de Paris rappelle que ce sont quatre « pipos » français, désignés à Alexandre par Napoléon, après la paix de Tilsitt, qui ont créé, sur le modèle de la nôtre, l'Ecole polytechnique russe.

Le livre matricule de l'Ecole polytechnique française porte à leur sujet les mutations suivantes:

«Bazaine (Pierre-Dominique), ingénieur des ponts et chaussées : sorti de l'Ecole polytechnique en 1805. Passé, en 1809, au service de la Russie. A été général-major du génie des voies et communications.

«Fabre (J.-J.-Alexandre), sorti de l'Ecole polytechnique en 1803, ingénieur des ponts et chaussées. Passé en Russie, où il a été général-major du génie des voies et communications.

« Potier (Charles-Michel), ingénieur des ponts et chaussées: sorti en 1807, de l'Ecole polytechnique. Passé en Russie, où il a été général-major du génie des voies et communications.

« Destrem (Antoine-Maurice), sorti de l'Ecole polytechnique en 1806, ingénieur des ponts et chaussées. Passé en Russie, où il a été colonel du génie des voies et communications.»

Le «service» des voies et communications où furent versés nos anciens polytechniciens, après avoir organisé l'école russe, est devenu depuis un « ministère » dont le titulaire actuel est MM. Kitkof.

Le Rénovateur des Cheveux de Hall rend la chevelure souple, soyeuse, brillante, il est sans rivaux pour la toilette.

Doctoresse chinoise et négresse "avocate."

La question féminine fait de grands progrès, même dans les pays où les mœurs et les traditions semblent s'opposer le plus à l'infiltration des idées modernes.

Voici qu'on nous annonce les premiers succès de la doctoresse chinoise Au-King-Eng, qui, après avoir suivi les cours de médecine d'une des principales Universités américaines, vient d'être nommée officiellement directrice de l'hôpital Siang-Hu, à Fou-Tchéou. Sa réputation est déjà si bien établie qu'il vient de tous les points de l'Empire du Milieu des malades pour la consulter.

D'autre part, nous apprenons qu'une négresse, miss Ida Platt, vient de s'inscrire au barreau de Chicago où elle a remporté dernièrement quelques succès. Succès d'éloquence ou de curiosité, nous ne saurions le dire.

Quoi qu'il en soit, la négresse «avocate» qui est âgée d'une trentaine d'années, a commencé ses études de droit dès seize ans, au Central High School, d'où elle est sortie récemment munie de tous ses diplômes, doctorat compris.

L'état des vignobles.

La situation des vignobles reste la même : partout la maturité se fait d'une façon régulière; mais la température incertaine de ces derniers jours pourrait bien nous donner des vins peu alcooliques.

Déjà, dans le Midi, où les vendanges sont commencées, les vins ne tirent que 5 à 6o degrés. C'est encore de ce côté une nouvelle déception.

Le Centre, l'Est et l'Ouest attendent la maturité et espèrent la qualité. Quant à la quantité, on ne peut compter que sur un rendement médiocre et déficitaire.

Tous les marchés, du reste, dénotent de la fermeté pour les produits de 1896 et de grandes dispositions à la hausse pour les vins nouveaux. Le Midi débute à des prix élevés, l'Algérie tient la dragée haute et l'Espagne arrive avec une nouvelle hausse toutes les semaines.

Il est donc certain maintenant que la prochaine campagne se fera sur des prix élevés dans tous les vignobles.

Guillaume II et le droit divin

En parlant ici même, hier, à propos du Congrès de catholiques allemands, de l'inquiétude qui s'est emparée, depuis quelque temps, des populations libérales de l'Allemagne, par suite des allures de plus en plus conservatrices de la politique impériale et prussienne.

Récemment encore, à l'occasion de l'inauguration d'un monument élevé à la mémoire de Guillaume I, Guillaume II a prononcé un discours, dans lequel il a parlé du droit divin, dans des termes tels, que les millieux libéraux ne pourront se défendre de quelque appréhension quant au développement ultérieur de la politique allemande.

Rappelant le séjour de son aïeul à Coblence, le jeune empereur s'est exprimé de la maniere suivante: "....Il quitta Coblence, pour monter sur le trône, se considérant comme un instrument choisi par le Seigneur. A nous tous, et surtout à nous, princes, il a rendu un joyau, auquel il a conféré un nouvel éclat, et que nous devons conserver saintement. C'est la royauté par la grâce de Dieu, la royauté avec ses lourdes charges, ses peines et ses travaux sans fin, sa responsabilité terrible "devant le Créateur seul", responsabilité dont le prince ne peut être délié par aucun homme, par aucun ministre, "par aucune Chambre des Députes", par aucun peuple. Conscient de cette responsabilité, et se considérant comme l'instrument du Seigneur, ce grand empereur a suivi son chemin dans la plus profonde humilité. Il nous a rendu l'unité de l'empire allemand, et c'est ici, dans cette belle province, que ses pensées élevées ont pris naissance et ont mûri."

Nous savions que la monarchie prussienne et la dignité impériale allemande sont considérées comme étant de droit divin. Toutes les lois sont promulguées, tous les décrets sont rendus par "Nous, Guillaume, par la grâce de Dieu, empereur d'Allemagne, roi de Prusse...." Mais, dans toute monarchie constitutionnelle, l'autorité étant partagée d'un commun accord entre la nation et le souverain, il n'est guère d'usage que celui-ci, sans pour cela cesser de considérer en théorie que sa mission lui est confiée par Dieu, le proclame, cependant, si hautement devant son peuple. En toute circonstance, en tout pays constitutionnel, une telle attitude serait étrange. Mais elle l'est surtout en Allemagne, étant donné, d'une part, la situation politique actuelle de cet empire, et, de l'autre, le rôle qu'a joué dans l'histoire le grand empereur dont Guillaume II a loué hier la conception du droit divin. Il ne faut pas oublier, en effet, que, pour accomplir l'œuvre qu'a exaltée Guillaume II, Guillaume Ier, conseillé par le comte de Bismarck, s'était mis en opposition directe avec le Parlement, créant un état de choses absolument inconstitutionnel et illégal. Or, la situation actuelle rappelle, jusqu'à un certain point, celle de l'époque du Conflit. Guillaume II se voit entravé dans son œuvre par la résistance du Parlement, aussi bien dans l'empire qu'en Prusse, et il ne manque pas de gens pour lui conseiller de briser cette résistance, même par des moyens illégaux, s'il a conscience que le salut du pays l'exige. Dans ces conditions, il n'est guère rassurant d'entendre le jeune empereur parler de cette responsabilité du prince devant le Créateur seul, et dont il ne peut être délié par aucune Chambre des Députés.

Il est donc probable que les paroles qui viennent d'être prononcées à Coblence auront un grand retentissement en Allemagne, et qu'elles contribueront à augmenter la défiance à l'égard de la politique qui se fait sentir actuellement à Berlin.

CONNAISSANCES UTILES

L'ÉLEVAGE DU LAPIN.—L'élevage du lapin est une industrie que l'on ne peut pas pratiquer en grand et qui, par suite, ne saurait fournir des bénéfices considérables. Lorsqu'on peut élever des lapins avec de l'herbe qui ne coûte rien et qu'on peut faire récolter sans payer la main-d'œuvre (par des enfants ou des femmes sans emploi, au bord des routes ou dans des terrains vagues), alors cet élevage peut donner des profits. Mais s'il faut acheter des subsistances ou en payer la récolte, l'élevage est plus onéreux que lucratif. Vous pouvez d'ailleurs essayer sur un petit groupe d'animaux, en vous rendant compte des dépenses et des recettes; ce sera le meilleur moyen d'être renseigné exactement.

DAHLIAS NAINS. — Pour obtenir une corbeille de dahlias aussi nains que possible, voici un moyen très ingénieux que nous avons vu appliquer avec plein succès à des plantes qui auraient certainement dépassé 1m50; nous l'avons déjà signalé ailleurs et le recommandons tout particulièrement à l'attention de ceux qui songent à utiliser cette belle plante pour la garniture des corbeilles, car ainsi traitées, les tiges ne dépassent guère 80 centimètres et, par suite, il n'y a pas à les tuteurer et presque rien à craindre des vents.

Ce procédé consiste tout simplement à planter d'abord des dahlias de façon à ce que la tige prenne une direction très oblique, puis à l'amener et à la fixer à terre au fur et à mesure qu'elle s'allonge avec des petits crochets de bois. Dans cette position, les rameaux qu'elle émet seuls se redressent, se ramifient et forment bientôt une touffe compacte de laquelle émergent de nombreuses fleurs.

POUR EMPÊCHER LES POULES DE COUVER.—Voici le meilleur de tous les moyens, fort humain, d'une application très simple:

Enfermer la couveuse dans un panier en osier que vous placez au milieu de la basse-cour, de façon que la poule puisse suivre des yeux toutes les allées et venues des autres sujets ; privez la de nourriture pour un jour: mais donnez-lui à boire de l'eau bien fraiche.

Après un jour ou au maximum deux jours, elle manifestera avec agitation le désir de sortir de sa prison et de se joindre aux autres poules.

Il est excessivement rare que ce traitement demande une application de plus de quarante-huit heures.

Si l'on a des poules que l'on ne fait jamais couver et qu'on fasse éclore leurs œufs, il arrive souvent que les jeunes issus de ces sujets sont des poules ne possédant pas l'instinct de la couvaison.

Cependant la nature des sujets est d'un grand poids dans l'obtention de pareil résultat, car il est de toute évidence qu'il est impossible d'obtenir des cochins fauves ou perdrix qui ne soient d'assidues couveuses.

MOTS DE LA FIN.

Les employés.

X... est un commis déplorable attaché à une division du ministère ou du... Constamment absent de son bureau, il prétexte de nombreuses maladies qui le retiennent à la chambre, et s'offre de perpétuelles vacances passées en ce moment au bord de la mer. Comme il revient toujours le visage cuivré de coups de soleil et le teint basané par l'air de la mer:

—Vous devriez, lui dit hier soir son chef de bureau, qui est le meilleur des hommes, faire mettre des rideaux plus épais à votre lit : le soleil doit y donner et cela pourrait vous rendre malade.

Entendu sur le boulevard :

—Quittez-vous Paris bientôt?

—Oh! certainement... Le soin de ma santé avant tout.

—Et vous irez ?

—Voilà!... Le médecin m'a recommandé de boire beaucoup de lait... Alors j'ai l'intention d'aller m'installer à l'île de la Grande-Jatte !

Chez le juge d'instruction.

—Enfin, d'après tout ce que je vois, bien que vous disiez toujours: « Nous autres travailleurs», vous n'avez pas de métier, vous ne travaillez jamais.

L'inculpé indigné:

—Si je travaillais, est-ce que j'aurais le temps de représenter convenablement les travailleurs ?

Au vernissage.

Un groupe de peintres devant une toile.

Le signataire:

—Les modestes savent se taire!.. Du reste, vous avez dû remarquer que ceux qui affirment avoir du talent n'en ont pas du tout et que ceux qui disent n'en pas avoir en ont beaucoup, au contraire.

Une pause.

—Ainsi, moi, je ne le cache pas.. je n'ai aucun talent!

Un romancier assistait, il y a quelque temps, à une exécution capitale.

Le condamné opposait la plus vive résistance aux aides du bourreau et se faisait littéralement traîner jusqu'au lieu du supplice.

Alors, notre écrivain inscrivit sur son carnet cette réflexion qui éclaire d'un jour tout nouveau une question jusqu'ici tant controversée:

—La peine de mort n'a pas d'adversaires plus résolus que ceux qui vont monter à l'échafaud.

Encouragement pour les faibles.

Tant qu'il est possible de donner de la vitalité aux malades, quels que soient les maux dont ils souffrent, ils sont en droit d'espérer guérison. Qu'ils ne perdent donc pas courage en se rappelant cette vérité et en se rappelant aussi qu'il y a un remède des plus efficaces pour rendre les forces aux tempéraments les plus débiles, surmenés. Oui, grace à ses qualités tonifiantes uniques, le "Hostetter Stomach Bitters" rend chaque jour les forces à certains corps, et l'espoir dans les esprits des gens faibles et nerveux. L'appétit, le sommeil réparateur, l'acquisition d'embonpoint et de couleur est un des bienfaits qui découlent de l'usage de cet inestimable fortifiant. La digestion redevient excellente, le sang s'enrichit et la santé en général est rendue par cet amer inoffensif même au palais féminin. Il est végétal dans sa composition et parfaitement sûr. Faites-en usage et votre santé vous sera rendue.

Vous savez combien, outre le poète, j'apprécie en vous le gentilhomme!.... Et puis, n'êtes-vous pas le frère adoptif de celle que j'adore, de cette belle, mais ingrate..

Il s'interrompit et poussa un profond soupir. Après une courte pause:

—Donc, poursuivit-il, nous allons caresser le pistolet. Joli joujou; moi qui vous parle, je passe une heure tous les jours chez Gastine-Renette, et j'ai fait hier cette prouesse: d'enflammer une allumette à la première balle au commandement!

—Peste! s'écria Gaston avec admiration, j'admire, prince, votre adresse; elle est merveilleuse!

Mes prouesses, à moi se sont toujours bornées à loger dix huit balles sur vingt au commandement dans le "*bonhomme*."

—C'est déjà très gentil, fit le prince d'un ton protecteur. Maintenant, une requête:

Pourrions-nous arranger une amusante rencontre où nous autres témoins nous échangerions des balles.

—Impossible, prince, fit Gaston en souriant malgré lui. Nous sommes plus au jour des Valois.

—Tant pis! éxclama Grégoire Peresco, c'était le bon temps, la belle et chevaresque époque.

Les rendez-vous de noble compagnie...
(*Le Pré aux Clercs*)
Eh mon bon droit j'ai confiance...
(*Les Huguenots*)

Et, chantant, battant d'une main la mesure, de l'autre il brandissait une règle comme si elle eût été un glaive de l'Opéra. Cette comédie dura quelques minutes.

—Et quel sera votre second témoin? demanda-t-il tout à coup.

—J'ai pensé à mon ami d'enfance, Charles Moureilles, répondit Gaston.

—Ah! la bonne idée! ce brave Moureilles!.... Il est trop artiste pour ne pas être sensible aux questions d'honneur.

Justement, je l'attends tout à l'heure. Il doit me montrer tout un plan d'un nouvel opéra!....

....Et tenez, en somme, ce doit être lui qui arrive on ne peut plus à propos.

C'était bien, en effet, le jeune compositeur qui venait de sonner.

L'instant d'après, il entrait au salon.

Sans même laisser à Gaston le temps de s'expliquer le prince se précipita sur le nouvel arrivant.

Il le saisit par le bras et avec sa volubilité et son incohérence habituelles:

—Mon bon Charles, il s'agit d'un duel à mort....avec un scélérat qui a insulté notre ami Lacesnaye....

..Il veut se battre, moi je lui sers de second....toi aussi.... Hélas! nous ne pourrons échanger des balles avec les témoins de l'adversaire.

Un peu ahuri, Moureilles regarda Gaston d'un air interrogateur.

—De quoi s'agit-il donc? demanda t-il.

—Je me bats en duel; veux tu me servir de témoin? demanda simplement Lachesnaye.

—Si je veux! répondit Charles. Quelle question:....Avec qui te bats-tu?

—Avec un nommé Saint-Firmin, rédacteur d'une feuille de chantage.

Dans un ignoble article il a oser insulter ma mère et répandre sur moi les plus infâmes outrages. Au surplus, tu l'as peut-être lu? tout le monde a reçu gratuitement un exemplaire de ce journal.

Non je ne l'ai pas lu, repliqua Moureilles très étonné de ce qu'il venait d'entendre.

Il était une des rares personnes à qui Wallace Bryant n'avait pas jugé à propos d'envoyer la *Vipère*.

—Tu ne l'a pas reçu?.... Eh bien voici la chose, lis-la.

En même temps Gaston dépliait la feuille et du doigt désignait l'article signé Saint-Firmin.

Des yeux Moureilles parcourut l'ignoble écrit, puis jetant le journal par terre:

— Tu remplis ton devoir vis-à-vis de ta mère, tu as raison dit-il.

Mais sache-le bien, Gaston, s'il t'arrive quelque malheur, c'est moi, entends-tu? moi seul qui ramasserai ton arme et qui de nouveau m'en servirait.

Pour toute réponse Lachesnaye lui tendit silencieusement la main et les deux amis échangèrent une chaleureuse étreinte.

—Avez-vous un médecin, demanda le prince. Non? Eh bien, je vais avertir le mien.

—Merci. Maintenant, prince, et toi, Moureilles, rendons-nous chez moi. Les témoins de l'adversaire doivent déjà m'y attendre.

—Ce n'est peut-être pas très correct, objecta le prince.... N'importe, allons voir ces messieurs.

Dans le salon de Gaston de Lachesnaye, les témoins de M. Prosper Latour attendaient déjà depuis quelques minutes.

L'un était M. le vicomte de la Marnery en personne, l'autre l'imprimeur Anatole Martin.

Le directeur-gérant de la *Vipère* s'agitait furieusement dans son fauteuil.

—En voilà un qui ne se gêne pas, grommelait-il; ce petit monsieur savait que nous allions venir, et il n'a pas daigné nous attendre? Ah! mais, c'est un jeune insolent!

L'entrée de Gaston de Lachesnaye calma subitement cette débordante indignation.

—Vous êtes, je suppose, messieurs, fit le jeune attaché, les témoins de M. de Saint-Firmin?

Les deux hommes saluèrent et déclinèrent leurs noms et qualités.

"M. le vicomte de la Marnery, directeur de la *Vipère*." "M. Anatole Martin, imprimeur."

— Voici mes témoins, fit Gaston: M. le prince Peresco et M. Charles Moureilles.

— Le prince Peresco! s'écria la Marnery en s'inclinant avec grâce, l'une de nos gloires de salles d'armes.

J'aurai quelque jour l'honneur de faire assaut avec lui!

—Monsieur, répliqua sèchement le gentilhomme roumain, même quand l'épée n'est pour moi qu'un simple jeu, je refuse de la croiser avec des gens que je méprise.

—Monsieur! clama la Marnery en se levant.

Mais il se calma aussitôt et sa colère se termina par un haussement d'épaules.

—Je vais dit, Gaston, donner à mes témoins l'adresse de M. de Saint Firmin et les prier....

—Oh! fort inutile de les déranger interrompit le vicomte de la Marnery, j'ai les pleins pouvoirs de mon ami et nous pouvons discuter ici les conditions du combat.

—Incorrect, toujours très incorrect, murmura le prince mécontent.

—Incorrect, d'accord, fit ironiquement le directeur de la *Vipère*; mais mon ami Saint-Firmin est un travailleur, lui, et il est absent pour cause de travail.

Gaston de Lachesnaye se leva et se dirigea vers la porte:

— Je vous laisse messieurs, dit-il; quand peut-on revenir?

— Oh! dans un quart d'heure au plus tard, répliqua la Marnery, nos instructions sont formelles et nous sommes l'offensé.

Gaston se retira, alluma un cigare et durant quelques minutes se promena sur la place Malesherbes.

Bientôt sortirent de chez lui le vicomte de la Marnery et M. Anatole Martin.

Le colloque avait pris fin. Alors Gaston de Lachesnaye rentra chez lui.

— Voici les conditions, dit Peresco, très solennel: elles sont dures, nous n'avons pu les adoucir: coup de canne en plein visage, et devant dix hommes. Le monsieur rossé demande du sang.

— Le sien, je l'espère! s'écria Lachesnaye.

— Donc voici, poursuivit le prince: échange de balles à quinze pas, au commandement.

On se battra en Belgique.

— A la frontière, je suppose? interrogea Gaston.

— A la frontière. M. le vicomte de la Marnery (quel vicomte!) connait un endroit propice, à Roisin, près de Bavay.

— Va pour Roisin! fit Lachesnaye.

— On partira, poursuivit Peresco, par le premier express du matin. Le combat aura lieu dans l'après-midi.

Les trois amis alors échangèrent des poignées de main et se séparèrent.

Resté seul, Gaston écrivit quelques lignes à sa mère pour lui annoncer qu'une affaire imprévue l'obligeait à s'absenter de Paris pour deux jours.

Il ne se sentait pas le courage de lui faire ce mensonge de vive voix.

D'un regard, Mme de Lachesnaye aurait deviné qu'il lui cachait la vérité et en aurait ressenti de vives inquiétudes.

Puis il s'occupa des préparatifs de son voyage.

C'était une de ces longues plaines du Hainaut belge, qui s'allongent et s'allongent sans fin, plates et monotones, vers l'horizon.

Le ciel était un ciel du Nord, gris, bas, pesant, morne, désolant.

Des champs labourés où commençait à verdir la prochaine moisson estivale, des carrés de lin, des houblonnières.

Pas un arbre. Une odeur de charbon, une atmosphère tout imprégnée de suie.

A continuer.

Sirop calmant de Mme Winslow.
Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. Il CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS. GUÉRIT LES COLIQUES: c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow", n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.